

La lettre

Jean-Noël Potin



CENTRE FORA

La lettre

La lettre

Roman

Jean-Noël Potin

Centre FORA
Sudbury (Ontario)

1994

DONNÉES DE CATALOGAGE AVANT PUBLICATION (CANADA)

Potin, Jean-Noël
La Lettre

(Cap-Nord V; 1)
ISBN 2-921706-01-6

1. Lectures et morceaux choisis pour nouveaux alphabétisés. I. Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation. II. Titre. III. Collection.

PS8581.0759L48 1994
PR9199 3 P68L48 1994

448.6'2

C94-900535-5

Édition : Centre FORA

Publication : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques

Le Centre FORA remercie le ministère du Développement des Ressources humaines - Secrétariat national de l'alphabétisation, et le Conseil ontarien de formation et d'adaptation de la main-d'œuvre - Direction de l'alphabétisation et de la préparation à l'emploi. Sans leur soutien financier, cette production n'aurait pas vu le jour.

Centre FORA (Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation)

C.P. 56 STN MAIN Hanmer ON P3P 1S9

Tél. : 705 524-3672 ou 1 888 814-4422

Téléc. : 705 524-8535

Courriel : info@centrefora.on.ca

Site Web : www.centrefora.com

Tous droits réservés. © Centre FORA, 1994

Il est interdit de reproduire en tout ou en partie le présent ouvrage,
par quelque procédé que ce soit.

Deuxième réimpression, 2019

Dépôt légal – troisième trimestre 1994

Bibliothèque nationale du Canada

Remerciements

CAP-NORD remercie le Centre FORA de son appui financier et de toutes les heures consacrées à la révision et à l'édition de cette collection.

CHAPITRE



1

Hearst, 1950

La lettre est arrivée par le train de Montréal un matin d'automne. Le fils Gagnon rend visite à la ferme de Jean-Philippe Lachance au moins une fois par semaine. Il vient aujourd'hui porter ce message à monsieur Lachance de la part du chef de gare.

Il y a quelques jours, la première tempête de neige de l'automne a recouvert

les champs de la région. Cette neige rendait les voyages malcommodes. Le jeune Gagnon était d'ailleurs resté enlisé quelque part entre Jogues et Coppell. Heureusement, un fermier de passage l'avait aidé à dégager la roue prisonnière des glaces.

Jean-Philippe Lachance reçoit l'adolescent avec sa bonhomie habituelle. Il lui propose d'entrer boire un grand verre de lait frais. C'est une offre que le fils Gagnon accepte volontiers. Ils se dirigent vers la maison. Arrivé là, le jeune homme sort la lettre de la poche de son pantalon.

— Le chef de gare m'a remis cette enveloppe pour vous. Il prétend que c'est une lettre qui vient d'Angleterre. Il aimerait bien récupérer le timbre pour sa collection, si vous n'y tenez pas, bien sûr!

Jean-Philippe Lachance saisit l'enveloppe. Il la place dans la poche de sa chemise.

— Vous n’allez pas la lire? questionne le jeune Albert Gagnon.

— Plus tard, répond Jean-Philippe. Allons boire notre lait pour l’instant. Et s’il te plaît, ne parle de cette lettre à personne.

Une fois dans la cuisine, Albert boit son lait d’un trait. Nicole, l’épouse de Jean-Philippe, est une femme un peu grasse, mais bien faite. Elle coupe quelques tranches du pain qu’elle venait de cuire.

— Je vais te glisser quelques tranches dans ton sac, dit-elle, pour ton voyage de retour.

Albert la remercie avant d’aller aider Jean-Philippe à décharger le contenu de la carriole. Il y avait, en vrac, des légumes que les Lachance achetaient de la ferme des Gagnon. Aussi, il y avait des sacs de sucre et de farine qu’Albert leur ramenait de l’épicerie en échange de quelques sous.

— Voici trois dollars, dit Jean-Philippe, en posant les pièces dans la main du jeune Gagnon.

— Mais c'est bien trop, s'exclame Albert. Vous ne me devez pas autant d'argent.

— Ce sera le prix de ton silence. Rappelle-toi, je ne veux pas que tu dises un mot à quiconque au sujet de cette lettre. C'est entendu? demande-t-il au jeune homme étonné.

— C'est d'accord. Je vous promets de me taire.

Albert remonte sur le siège de la voiture. Il claque son fouet pour donner le signal au cheval de partir. Quelques minutes passent, et la carriole disparaît à l'horizon. Jean-Philippe Lachance se dirige vers son atelier. En arrivant, il retrouve de multiples outils pêle-mêle et des projets de menuiserie avortés. La pièce est sombre puisqu'il n'y a aucune fenêtre pour

l'éclairer. Il allume une vieille chandelle. Il s'installe dans un vieux fauteuil qui appartenait autrefois à son grand-père.

Il sort de sa poche l'enveloppe que vient de lui apporter Albert. Les mains tremblantes, il l'ouvre et en dégage la lettre. Il l'examine pendant plusieurs minutes à la lumière vacillante de la bougie. «Comment peut-il reconnaître cette écriture et être incapable de la comprendre?» se demande-t-il.

Jean-Philippe fixe des yeux la page griffonnée. L'écriture n'en devenait pas plus intelligible. Et pourtant, il n'avait aucun doute sur l'origine de la lettre. En effet, il n'avait vraiment connu qu'une seule personne lors de son séjour en Angleterre. Cinq années s'étaient déjà écoulées depuis ce séjour. Ce qu'il regrette aujourd'hui, c'est de ne pas savoir lire.

Souvent, durant sa vie, Jean-Philippe a vécu des situations où il a compris l'importance

de savoir lire et écrire. Jamais, cependant, cette frustration n'a été si proche du désespoir.

CHAPITRE



2

Deux semaines se sont écoulées. Jean-Philippe ne se séparait jamais de la lettre. De temps à autre, il se réfugiait dans son atelier. Il effleurait du doigt cette page si chère à ses yeux. Cette page couverte de mots mystérieux!

En caressant le papier, Jean-Philippe se souvient des premiers instants passés en Grande-Bretagne. Il se rappelle le mois de septembre 1944, et la détermination des soldats de la Première armée canadienne.

Ceux-ci se préparaient à partir pour libérer l'Europe occupée par les forces nazies. Jean-Philippe Lachance aurait pu perdre la vie à Dieppe, comme tant d'autres Canadiens.

À peine débarqué, il avait été touché à l'épaule par un éclat d'obus allemand. Cela l'avait plaqué au sol, incapable de bouger. Quelques heures plus tard, il s'était éveillé sur un bateau britannique qui faisait route vers Portsmouth. Il se rappelait de tous ces corps amoindris et écorchés qui jonchaient le sol de l'infirmierie du bord. Et au-delà de cette horreur, il se souvenait d'un visage, celui de Jenny. Jenny, une jeune infirmière anglaise, s'était occupée de son bien-être sur les falaises de Dieppe.

Une certaine complicité s'était établie peu à peu entre Jenny et Jean-Philippe. Ils ont été tous deux mutés dans le même hôpital, dans la région de Portsmouth : elle comme infirmière, lui comme patient. Ils

se promenaient longuement dans les jardins fleuris de l'hôpital. Ils n'avaient pas tardé à devenir de vrais amis au cours de leurs promenades.

Avant son départ pour l'Europe, Jean-Philippe s'était fiancé à Nicole Tremblay. Leurs fiançailles avaient été anticipées à cause de son départ pour la guerre. Nicole avait longuement insisté. Sur un coup de tête, le fils Lachance avait fini par accepter, histoire de la rassurer.

Assis près de Jenny, il se rendait compte que cet engagement envers Nicole avait été trop hâtif. L'affection raisonnable qu'il avait ressentie pour Nicole n'avait rien de comparable avec la passion qu'il éprouvait alors pour Jenny.

Quant à l'infirmière, elle n'avait guère le cœur plus libre. Ses parents l'avaient mariée à un professeur cinquantenaire. Elle le respectait pour son savoir et sa gentillesse, mais elle n'avait jamais voulu

se donner entièrement à lui. Ils faisaient chambre à part à la demande de Jenny. En contrepartie, celle-ci devait faire bonne figure aux côtés de son mari lorsqu'ils assistaient à quelque cérémonie mondaine.

Les deux jeunes amoureux, Jenny et Jean-Philippe, savaient donc que leurs destins respectifs les séparerait un jour. Alors, dans un silence complice, ils savouraient chaque moment passé ensemble.

La convalescence de Jean-Philippe s'est écoulée sans qu'ils s'avouent leur amour. La guerre touchait à sa fin. Jenny et Jean-Philippe craignaient le moment où ils seraient séparés.

Un après-midi, le directeur de l'hôpital interrompt leur promenade. Il informe Jean-Philippe de son retour imminent au Canada. Le vieil homme croyait lui faire une belle surprise. Il n'a obtenu, du jeune soldat, qu'un pincement de lèvres en guise de sourire.

La veille du départ de Jean-Philippe, la jeune infirmière s'est présentée à la porte de la chambre du Canadien pour lui faire ses adieux. Elle avait quitté sa blouse blanche pour une belle robe rouge. Elle avait aussi défait son chignon pour libérer sa souple chevelure brune.

Il l'a fait entrer dans la pièce exigüe. Tous deux se sont assis tant bien que mal sur son lit. Ils se frayaient une place entre les valises qui encombraient la pièce.

La larme à l'œil, Jean-Philippe Lachance revit l'intensité de ce moment dans l'obscurité de son atelier. La bougie à demi-brûlée, il se rappelle combien il avait été frappé par le changement d'apparence de Jenny. Il l'avait regardée tendrement avant de saisir sa petite main frêle. En cet instant, leurs regards plongés l'un dans l'autre semblaient exclure le reste du monde.

Ils se rapprochaient irrésistiblement. Leurs lèvres se sont effleurées une première

fois. L'émotion créée par ce premier baiser les a fait se rejoindre tout à fait. Leurs corps libéraient les pulsions si longtemps demeurées insatisfaites.

CHAPITRE



3

Jean-Philippe est troublé dans ses songes par la voix fluette de Nicole qui l'appelle. Il s'empresse de camoufler la lettre et éteint sa chandelle de fortune. Il rejoint son épouse à l'extérieur de l'atelier.

— C'est la vache, dit-elle, sur un ton de panique. Elle est sur le point de mettre bas.

Jean-Philippe se rue dans l'étable. Il constate que le travail de l'animal est déjà en cours. Se penchant au-dessus d'elle, il

l'encourage en lui glissant quelques mots affectueux dans le creux de l'oreille. Pendant que le veau se fraie un chemin vers la sortie, Jean-Philippe réfléchit à la manière dont il pourrait connaître le contenu de la lettre de Jenny.

Nicole, qui sait lire, ignore tout de sa passion pour l'infirmière. Leur relation serait à jamais défigurée s'il lui avouait son aventure.

Jean-Philippe a aussi écarté l'idée de se confier à un ami. Dans les villages, les nouvelles circulent vite. Si, par malchance, son histoire parvenait aux oreilles de Nicole, le résultat serait encore pire.

Pendant ce temps, le veau poursuit sa progression hors du ventre de sa mère. La vache faisait preuve d'un courage notable. Elle souffrait sûrement, mais ne laissait rien paraître.

Jean-Philippe a guidé les pas du nouveau-né dès qu'il a été détaché de sa mère. Il embrasse sa femme qui venait d'assister à l'accouchement en ayant la larme à l'œil.

— Ça semble si facile pour la vache, a-t-elle dit, avant de s'enfuir en sanglotant.

Depuis cinq ans, Jean-Philippe et Nicole essayaient en vain d'avoir un enfant. Nicole a subi deux fausses couches et s'en remettait difficilement. Le médecin du village lui avait recommandé de ne plus essayer. À la seconde fausse couche, elle en est presque morte avec le bébé. Jean-Philippe s'en tenait quasiment responsable. Cette malédiction qui s'abattait sur leur foyer était sans doute liée à sa passion pour Jenny.

Ce soir-là, Jean-Philippe ne trouvait pas le sommeil. Assis dans la cuisine devant un verre de lait tiède, les pensées traversaient son esprit dans la plus grande confusion. Il était impératif qu'il découvre le message que contenait la lettre. Il lui

fallait trouver une personne qui savait lire, et qui tiendrait parole de ne rien divulguer du contenu de la lettre et de sa relation amoureuse.

Après mûre réflexion, il s'est dit que le prêtre du village apparaissait comme la personne la plus digne de confiance. Lui, au moins, se disait Jean-Philippe, ne saurait divulguer le secret de sa confession.

CHAPITRE

4

Le lendemain, le révérend père Magueur l'accueille dans son bureau du diocèse. Il prend soin de refermer la porte derrière lui, puis s'assoit à son bureau en pin.

— Que puis-je pour vous, mon fils? demande le prêtre.

— C'est pour une confession, répond Jean-Philippe.

Le curé paraît quelque peu surpris qu'un paroissien ait choisi de venir se confesser dans son bureau plutôt que dans un confessionnal. Le père Magueur estimait que l'obscurité du confessionnal était plus propice à la confesse.

Il se plie toutefois à la détermination de Jean-Philippe. Il est heureux de pouvoir venir en aide à un villageois qui n'était pas des plus fidèles de sa paroisse. Le père Magueur y voyait l'occasion de remettre une âme sur le droit chemin de Dieu.

Il écoute la confession de Jean-Philippe en prenant soin de ne pas y réagir trop vivement. Il a peur de s'aliéner la confiance du fermier. À la fin du récit, le prêtre le réprimande gentiment et l'engage à faire pénitence.

Jean-Philippe sort alors de sa poche la lettre de Jenny. Il explique que cette lettre est à l'origine de cette confession. Depuis qu'il l'a reçue, a-t-il dit, ses souvenirs

rejaillissent à la surface et troublent ses moindres tâches quotidiennes. Il mentionne qu'il ne sait pas lire et qu'il compte sur le curé pour lui rapporter le contenu de la lettre. Tout d'abord, le prêtre ne veut rien savoir de cette requête. Il accable Jean-Philippe de nombreux reproches.

— Si je comprends bien, ce n'est pas par désir de faire pénitence que vous êtes venu me voir ce matin. C'est plutôt pour que je vous lise la lettre de votre maîtresse.

Se faisant plus sévère, le curé demande à Jean-Philippe de brûler cette lettre sur le champ. Le fermier se rend soudainement compte de sa naïveté. «Comment pouvais-je imaginer un seul instant que le prêtre accepterait de me lire cette lettre?», s'est-il demandé.

À ce point-ci, il estimait cependant qu'il n'avait plus rien à perdre. Il supplie le père Magueur de lui lire la lettre. Il lui promet même de la passer au feu dès qu'il

en connaîtrait le contenu. Le prêtre ouvre finalement l'enveloppe et en retire la lettre. Il la déplie rapidement comme s'il était lui-même impatient de découvrir le message de Jenny.

— C'est écrit en anglais, dit-il sur un ton déçu. Il va falloir que je traduise.

Le prêtre lit à voix basse les premières lignes de la lettre. Il devine que les sentiments de Jenny à l'égard de Jean-Philippe n'ont pas diminué. Il se rend compte tout à coup du pouvoir qu'il détient. Il avait entre les mains le moyen d'aider cet homme tourmenté par son passé. Il peut mettre un terme une fois pour toutes à ce chapitre regrettable de sa vie.

Inconscient du péché qu'il allait lui-même commettre, le prêtre commence la lecture. Il est conforté par l'idée que le Seigneur lui avait certainement inspiré son geste.

«Jean-Philippe,

Je veux que tu saches combien je regrette ce qui s'est passé entre nous. Depuis ton départ, j'ai appris à apprécier la bonté de mon mari.»

Le prêtre marque de longues pauses entre chacune de ses phrases. Il fait semblant de profiter de ses silences pour traduire le paragraphe suivant. Il poursuit de plus belle.

«Si je t'écris cette lettre aujourd'hui, c'est parce que je réalise maintenant combien j'aime mon mari. Contrairement à ce que j'avais laissé entendre lors de notre séparation à la fin de la guerre, je ne veux plus que nous nous revoyions. Je veux que tu m'oublies et que tu reconnaises avec moi que nos égarements passés n'étaient qu'une erreur de jeunesse.

Adieu,

Jenny»

Le prêtre soupire longuement après avoir prononcé le nom de l'infirmière. Il fait promettre de nouveau au fermier de brûler cette lettre pour ensevelir à jamais ce souvenir regrettable.

— Vous n'avez pas à vous en faire, assure Jean-Philippe. Pourquoi garderais-je une lettre semblable?

Penaud, il sort du presbytère et retourne tranquillement vers Coppell.

Il se demande comment Jenny avait pu l'oublier aussi facilement après l'intense passion qu'ils avaient vécue.

Il rentre sa carriole dans la grange. Il se rend dans son atelier pour examiner la lettre une dernière fois à la lueur de sa chandelle.

Tout en la parcourant à nouveau, il s'aperçoit que l'un des mots de la lettre était presque illisible. C'était comme si une goutte de pluie tombée par mégarde avait

dilué l'encre de sa plume. «Et si c'était une larme de Jenny, se demande Jean-Philippe. Quelqu'un avait peut-être forcé l'infirmière à écrire cette lettre! se dit-il.» Le fermier décide de la conserver, quitte à ne pas tenir la promesse faite au curé.

CHAPITRE



5

Jean-Philippe entrepose la lettre dans une petite boîte carrée. Cette petite boîte contenait quelques-uns de ses trésors du passé. Entre autres, elle contenait une montre de poche, un cadeau que Jenny lui avait fait lors de son vingt-deuxième anniversaire.

Pendant plusieurs semaines, le fermier, enfoncé dans le fauteuil de son atelier obscur examinait ainsi un à un les objets d'autrefois. Graduellement, ses

retraites se faisaient plus espacées. Petit à petit, c'était comme si l'espoir cédait la place au sentiment d'avoir été oublié.

La santé délicate de Nicole le préoccupait chaque jour davantage. Il se sentait responsable de sa dégradation aussi bien mentale que physique. Incapable de lui montrer quelque affection depuis bien longtemps, Jean-Philippe se reprochait son manque de courage. Pourquoi l'avait-il épousée à son retour d'Europe alors qu'il savait que rien ne serait comme avant?

Il admettait que la peine de Nicole aurait été immense s'il lui avait tout avoué à son retour d'Angleterre. Mais comment avait-il pu ainsi la prendre en otage? Pourquoi lui faire subir la compagnie d'un homme qui ne serait jamais vraiment à elle?

Les inquiétudes de Jean-Philippe étaient fondées. L'état de santé de Nicole a continué à se détériorer au cours de la

vingtaine d'années qui ont suivi. Aucun remède n'a pu la sauver.

Le fermier venait d'avoir cinquante ans et n'attendait plus qu'une chose de la vie : qu'elle le conduise à la mort. Jean-Philippe est devenu un solitaire. Personne au village venait lui rendre visite. Ses beaux-parents avaient dressé de lui le portrait d'un homme égoïste qui avait gâché l'existence de leur fille. Jean-Philippe était trop las pour se défendre. La rumeur allait bon train, Jean-Philippe était devenu un indésirable dans le village.

CHAPITRE



6

Hearst, 1988

À soixante-cinq ans, Jean-Philippe décide qu'il est temps pour lui de vendre sa ferme. La vente de sa ferme lui avait procuré assez d'argent pour s'offrir un logement modeste dans une résidence pour personnes âgées. Maintenant, il attend patiemment le jour de son dernier grand voyage.

De sa fenêtre, il aperçoit la rivière large et sinueuse qui traverse la ville. En la

voyant si paisible, on oublie qu'elle avait été l'objet de tant de craintes pour les explorateurs de l'Amérique. Elle apparaît domptée aujourd'hui parce qu'un pont la chevauche. Par contre, Jean-Philippe se souvient que le pont n'a pas toujours été robuste et fier. Le vieux fermier aime cette rivière au bord de laquelle il va s'asseoir pour ressasser les bons et mauvais souvenirs.

Il reçoit régulièrement la visite d'une jeune infirmière pour laquelle il éprouve une certaine amitié. On ne peut pas dire que mademoiselle Lavigne possède les atours de Jenny. Néanmoins, l'idée d'avoir à son chevet une jeune infirmière pour l'accompagner dans ses dernières heures n'était pas déplaisante.

Ensemble, ils passaient de longs moments à regarder de vieilles photographies sur la vie à la ferme de Coppell. Mademoiselle Lavigne écoutait bien. Elle était attentive et curieuse. Elle est tout

bonnement devenue la confidente du fermier qui ne lui épargnait aucun détail de sa vie.

Un jour qu'il se sentait faible, il a retiré du tiroir de sa vieille commode la petite boîte carrée de ses trésors secrets. Il lui a fait voir la montre de gousset et plusieurs autres objets qui dataient de son séjour en Europe. Mademoiselle Lavigne était une averse collectionneuse de timbres. Elle aperçoit un beau timbre anglais sur une enveloppe jaunie qui dépassait du petit tas de souvenirs.

— Me donnerez-vous ce timbre? demande-t-elle. Il semble très vieux. Regardez la date... 1950!

— C'est la lettre de Jenny dont je vous ai déjà parlé, dit Jean-Philippe.

— Vous l'avez gardée précieusement pendant toutes ces années! Vous deviez l'aimer.

Jean-Philippe a eu soudain l'envie d'entendre encore ces mots qui lui avaient

tant fait mal jadis. Tout à coup, il voulait que cette jeune infirmière lui répète ces mots, comme pour exorciser la douleur.

Curieuse de nature, mademoiselle Lavigne y a consenti. Elle n'a eu aucune difficulté à traduire de l'anglais les mots de Jenny.

«Jean-Philippe,

Tu ne me pardonneras sans doute pas le retard incroyable de cette lettre. Cinq années déjà se sont écoulées depuis ton départ. Mon mari est décédé l'an passé. Bien que je ne l'aie jamais vraiment aimé, j'éprouvais du respect pour cet homme qui s'est toujours montré patient malgré mes réticences à son égard. C'était un brave homme.

Pendant toutes ces années, j'ai tenté maintes fois de t'écrire, mais le respect que j'avais pour cet homme m'en empêchait. Maintenant qu'il est mort, je

me dois de t'annoncer que tu es le père d'un jeune garçon de cinq ans. Mon époux n'a jamais su qu'il n'était pas son enfant. Si tu l'avais appris, je redoutais que tu viennes me retrouver et lui causer de la peine. Ton fils te ressemble beaucoup. Nous l'avons baptisé John; je voudrais que tu puisses le voir en cet instant.»

La jeune infirmière traduisait rapidement. Elle se sentait grisée par les informations contenues dans la lettre.

«N'ayant pas ton adresse précise, mais me rappelant du nom de ton village, j'envoie cette lettre à Hearst aux bons soins du chef de gare, en espérant qu'elle parvienne à bon port. J'aimerais beaucoup te revoir, mais je comprendrais très bien si tes obligations présentes t'en empêchaient.

Avec toute mon affection,

Jenny»

La jeune femme replie la lettre en quatre et la replace dans l'enveloppe.

— Vous m'avez caché que vous aviez un fils, dit-elle sur un ton qui marquait une certaine déception.

Elle n'obtient aucune réaction du vieil homme. Elle s'approche de la fenêtre près de laquelle Jean-Philippe s'était assis. Elle s'aperçoit alors qu'il ne pouvait plus l'entendre. Son dernier voyage venait de commencer.

En 1950, Jean-Philippe reçoit une lettre de son grand amour, Jenny. Tantôt la lettre ravive sa passion, tantôt elle lui brise le cœur.

Natif de la France, Jean-Noël Potin a suivi des études aux Universités de Bretagne occidentale et de Bordeaux III. *La Lettre* est sa première publication.

Ce roman fait partie de la collection CAP-NORD V. Il a vu le jour grâce au cinquième concours d'écrivains amateurs lancé par les Centres d'alphabétisation populaire du Nord de l'Ontario (CAP-NORD).



CENTRE FORA